

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Édité par
Le Matin
2, 4, 6
boulevard Poissonnière
PARIS

M. Venizelos

CHEF DU GOUVERNEMENT HELLÉNIQUE

Abonnement pour la France.... 15 Frs

Abonnement pour l'Etranger... 20

[illegible]

Limites d'état. ~~chemins de fer~~ Chemins de fer. ooooo Ancienne ligne de front. Direction des armées Austro-Allemandes à la date du 7 Novembre 1917.

Une puissante offensive austro-allemande, déclanchée le 24 octobre, a obligé les Italiens à abandonner leurs récentes conquêtes du front de l'Isonzo, ainsi que les lignes de leur front septentrional. Ils ont dû battre précipitamment en retraite, et leur repli doit forcément se poursuivre à travers le Frioul, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé une ligne sur laquelle ils puissent se reformer et reprendre l'offensive avec l'aide des contingents français et anglais qui leur ont été envoyés dès le début de leurs revers. Cette vue panoramique de la vaste région dans laquelle s'effectue la retraite italienne est prise à la hauteur de Trieste, en regardant à gauche, vers le Frioul. Les flèches indiquent les directions générales de l'offensive austro-allemande qui a débuté au mont Rombon, dans les Alpes Juliennes, puis a affecté toute la ligne de l'Isonzo.

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 1^{er} au 8 Novembre

DÉPUIS leurs récentes offensives, les Anglais du général Plumer tenaient la pente au sud du village de Passchendaele ; une brillante attaque leur a livré, le 6 novembre, cette localité ainsi que les hameaux de Mosselmarkt et de Gondberg, ce dernier situé sur un éperon très fortement défendu ; par suite de ce nouveau succès, nos alliés occupent maintenant la majeure partie de la ligne des crêtes de Passchendaele que continue en direction nord-ouest la ligne des crêtes de Dixmude, dont les Français tiennent la partie septentrionale. Ces faibles crêtes ne dépassent que de 40 à 50 mètres le niveau de la plaine flamande, mais ce sont les seules aspérités qui la dominent, et elle sera tout à fait intenable pour les Allemands au moment où Français et Anglais occuperont tout le renflement désigné sous ce nom de lignes de crêtes.

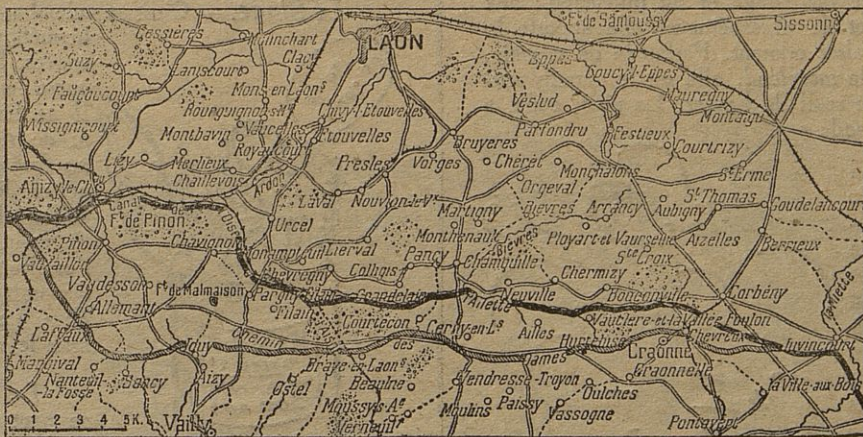
Les conséquences de la victoire de la Malmaison, remportée par l'armée du général Maistre, ne se sont pas fait attendre. Le 2 novembre, sous la pression de nos troupes et le martelage de notre artillerie, les Allemands ont été contraints d'abandonner tout ce qu'ils occupaient encore du chemin des Dames. Sur un front d'une vingtaine de kilomètres, depuis la ferme Froimont jusqu'à l'est de Craonne, nos troupes, descendant les pentes nord du chemin des Dames, ont occupé les positions de l'ennemi sur une profondeur qui varie de un à deux kilomètres. Les villages de Courtecon, Cerny-en-Laonnois, Ailles, Chevreux, sont en leur possession. Les Allemands ont repassé l'Ailette, qui dans ce secteur, entre le nord de Vauxaillon et Chevreux, marque maintenant notre front ; cette petite rivière prend sa source dans le massif boisé situé au nord de Chevreux et de Corbény : elle coule vers l'ouest, longeant la forêt de Vauchère, passant devant Ailles, Cerny-en-Laonnois, Courtecon. A l'ouest de là, elle est canalisée et va rejoindre, au nord de Pagny-Filain, le réservoir d'alimentation du canal de l'Oise : elle se confond dès lors avec le canal qui atteint l'Oise au nord-est de Vauxaillon.

L'Offensive austro-allemande contre les Italiens

La retraite des Italiens ne s'est pas arrêtée sur le Tagliamento dont le débit, très irrégulier, laisse le lit en ce moment à sec ; ils n'auraient trouvé là aucune base défensive. Nos alliés vivement pressés par des forces supérieures, et n'ayant pas eu

d'ailleurs le temps de se reformer, ont passé ce fleuve pour chercher à l'ouest, probablement sur le cours de la Piave, un champ de concentration. Leurs arrière-gardes s'efforcent d'enrayer l'avance de l'ennemi. Le communiqué du 7 annonce qu'ils approchent de la Livenza. Leur retraite s'effectue d'ailleurs en bon ordre et leurs avions et leurs dirigeables concourent à la protection de leurs arrière-gardes. Menacés d'être tournés par le nord, ils ont dû évacuer également leurs lignes des Dolomites.

Quelques attaques isolées, auxquelles ils ont dû faire face dans le secteur du lac de Garde, font craindre que les Austro-Allemands ne préparent une autre offensive sur le front du Trentin. D'importants renforts franco-britanniques ont été dépêchés en toute hâte à nos alliés : on annonçait, le 1^{er} novembre, leur arrivée dans la zone de guerre. Il est possible que par suite de cette retraite on voie reprendre la guerre de mouvements.



NOTRE NOUVEAU FRONT DANS L'AISE.

NOTRE COUVERTURE

M. VENIZELOS

L'illustre homme d'Etat est né en 1859 dans l'île de Crète.

Il fut un des chefs de l'insurrection crétoise ; élu député de l'île à la Chambre grecque, il devient président du conseil en 1910 ; c'est alors une lutte incessante d'un côté avec la couronne, de l'autre avec la Turquie. Après la guerre balkanique, il signa, au nom de la Grèce, le traité de paix de Bucarest.

Ministre des affaires étrangères en 1914, il prend nettement parti pour les alliés. Il donne sa démission en mars 1915 à cause de la non-intervention de la Grèce et se retire de la vie politique. Aux élections de juin 1915, son parti triomphe, il rentre à Athènes et accepte de former un nouveau cabinet. Mais au mois d'octobre, le désaccord avec Constantin s'accroît et il donne sa démission. De nouvelles élections ont lieu : le parti venizeliste refuse d'y participer.

La trahison de Constantin devient de plus en plus flagrante. Venizelos constitue un gouvernement provisoire le 15 octobre 1916 ; deux mois après il déclarait la guerre à l'Allemagne et à la Bulgarie.

Le 27 juin 1917, Constantin détrôné et réduit à fuir à l'étranger, Venizelos revient au pouvoir et depuis lors la Grèce suit sa vraie destinée.

C'EST LE JEUDI 29 NOVEMBRE QUE COMMENCERA

LE GRAND CONCOURS CINÉMATOGRAPHIQUE DU "PAYS DE FRANCE"

AVEZ-VOUS COMPRIS ?

en même temps que la publication de

SUZY L'AMÉRICAINNE, roman-cinéma inédit, par **GEORGES LE FAURE**

Nos lecteurs savent déjà qu'il s'agit d'un concours aussi simple qu'original et qui ne nécessitera aucune recherche spéciale mais simplement un peu d'attention. Ce concours consiste à répondre à cette question :

AVEZ-VOUS COMPRIS ?

question qui porte sur chacun des seize épisodes dont se compose le roman-cinéma "SUZY L'AMÉRICAINNE". Voici ce qu'il s'agit de comprendre :

Dans chaque épisode du roman, un mot sera intentionnellement enlevé du texte et remplacé par plusieurs points. Lors de la projection de chaque épisode au cinématographe, un personnage apparaîtra sur l'écran et articulera très nettement le mot sauté dans le texte de l'épisode correspondant, en sorte que le lecteur-spectateur, aidé dans le roman par le sens général de la phrase et au cinéma par le mouvement des lèvres du personnage animé, n'aura aucune peine, pour peu qu'il veuille bien réfléchir et faire attention, à trouver le mot à comprendre.

Il y a de la sorte seize mots à trouver à raison d'un par épisode, dans tout le cours du roman-cinéma ; ces seize mots constituent la réponse à la question principale.

On comprend dès lors comment s'opérera le classement des solutions : les concurrents qui auront exactement indiqué les seize mots à comprendre viendront en tête de liste, après eux seront classés ceux qui n'auront exactement indiqué que quinze mots, puis ceux ayant répondu exactement pour quatorze, treize, douze, onze, dix mots..., etc., jusqu'à ceux qui n'auront, cas peu probable, compris qu'un seul des seize mots, ceux n'en ayant compris aucun, cas encore plus improbable, étant de ce fait exclus du classement. Il va sans dire que ce classement déterminera de nombreux ex æquo, qu'il y aura lieu de départager. A cet effet interviendront les questions subsidiaires, au nombre de trois, que nous indiquerons dans le règlement du concours qui paraîtra jeudi prochain. Il est infiniment probable que la première de ces trois questions suffira à départager les ex æquo sur la question principale ; mais en prévision du cas où des concurrents déjà ex æquo sur cette question principale le seraient encore sur la première question subsidiaire, puis même sur la seconde, nous avons jugé prudent d'en prévoir trois.

De toutes façons, les réponses aux questions subsidiaires ne seront prises en considération que dans le cas où il y aura lieu de départager des concurrents. En dehors de ce cas, elles n'interviendront réellement pas pour le classement. Jeudi prochain, nous publierons le règlement complet de ce concours.

Rappelons qu'il est doté de 35.000 francs de prix dont la liste a paru dans notre numéro du 8 novembre.

Nous indiquons à la page 15 la photographie à laquelle le Jury du PAYS DE FRANCE a décerné la prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 160.

HISTOIRES NATURELLES DU FRONT

La Pipe. — C'est la compagne idéale. D'abord, parce qu'elle ne parle pas, fût-elle en bois de rose ; ensuite, parce qu'elle est d'une fidélité rare. Sagement blottie au fond de la poche, elle attend le bon plaisir du maître. Elle sait, d'ailleurs, qu'il l'aime pour toutes les joies qu'elle lui donne. Simple caporal ou général glorieux, il lui voue la même affection. Aux heures grises des matins froids qui versent le spleen dans les âmes les mieux trempées ; aux heures effroyables du marmitage et du pilonnage ; aux accès de cafard et de désespérance, elle apporte le dictame de son baiser odorant. Parfumée de *virginia*, de *navy cut* ou de *marylând*, elle est le paradis artificiel du soldat au seuil de l'enfer. La pipe, enfin, a bon caractère. L'odeur du tabac ne l'incommoder pas.

La Grenade. — C'est une sensitive qui éclate à tout propos. C'est le fruit défendu du non-combattant. Elle est d'un tempérament que l'on peut qualifier d'excessif. On dirait qu'elle a le feu dans le corps et qu'elle se complait dans le bruit et le tapage. Il faut la manier avec grande prudence et ne pas hésiter un seul instant à la lâcher quand elle est mûre. Elle pousse sur le grenadier, un solide gaillard qui depuis trois ans « en cache » dans ses musettes.

La Perm'. — C'est une feuille de papier qui croît sur l'arbre de la hiérarchie. De branche en branche, elle finit par tomber dans le casque du poilu impatient. Cette feuille est rouge quand elle est destinée à Paris ; la Nature, par ce moyen, avertit le poilu des dangers qu'il va courir dans la capitale : les *pickpockets* ; les nymphes, déesses de l'Entôlage ; les civils, dieux de la Curiosité, etc., sans compter les autres calamités, telles que l'ouvreuse au théâtre, le garde-barrière du dernier métro, le critique militaire au café...

La perm' se nourrit de timbres et de cachets ; elle se frotte de rester au fond de la poche du permissionnaire ; elle aime prendre l'air de temps en temps. Aussi, quand un beau chef de gare, un solide gendarme, un séduisant « cipal » surgissent à l'horizon, sort-elle spontanément et s'offre-t-elle à la caresse de leurs mains, indifférentes ou soupçonneuses. Au bout de dix jours, elle sent sa fin prochaine. Quelquefois, elle chuchote à l'oreille du poilu : « Tâche donc de carotter un jour de « rab »... Fais-moi timbrer au bureau, là-bas, et, au lieu de monter dans le wagon, débène-toi sans avoir l'air de rien, par la porte de l'octroi. Tu prendras le train demain... »

Le permissionnaire qui a entendu l'appel de la sirène se compare mentalement aux héros de Corneille. Comme le Cid, il hésite entre le devoir et son inclination. Puis, tout à coup, tel M. Albert Lambert dans ses meilleurs jours, il s'écrie :

— Ferme ça ! Chimène... Faut rentrer. Les copains attendent leur tour...

Et, stoïque, le permissionnaire monte dans le train.

Quelques heures plus tard, la perm', tuée d'un ultime coup de tampon, ira mourir dans le clair-obscur d'un tiroir poussiéreux.

Le Crapouillot. — C'est un batracien bruyant qui fait du « barouf » comme quatre et crache tout ce qu'on lui met dans la gueule. Il est bas sur pattes et encombrant. Après la guerre, il finira dans une antichambre, comme vide-poche ou porte-parapluie. On lui donne parfois des petits noms affectueux, tels que « Jujules », « Peau-d'ognon », « Bas-du-f...ût ». Les Allemands ont baptisé les leurs : « le P'tit Otto ».

L'Embusqué. — Sa place n'est pas indiquée dans une histoire naturelle du front ; pourtant, on en rencontre dans la zone des armées, où, à moins d'être mort, on est toujours plus ou moins l'embusqué de quelqu'un. Le patrouilleur à plat ventre entre deux cratères n'a-t-il pas le droit de traiter d'embusqué le guetteur abrité derrière son crêneau ?

Mais c'est à l'intérieur que l'embusqué s'épanouit comme légume en serre chaude. Il n'est pas toujours pâle et maigrelet comme le jeune homme triste de Maurice Donnay. Il est souvent rose et dodu. Il est alors persuadé qu'on les aura, dans un fauteuil, et, si l'on s'étonne de sa présence loin des obus, il déclare qu'il a supplié les majors de l'envoyer au front. Seul l'entêtement irréductible des médecins le cloue à l'arrière.

L'embusqué est un méconnu et un incompris.

Les Totos. — On les rencontre sur tous les fronts et dans toutes les armées. Ce sont les neutres par excellence, qui s'attachent indistinctement au Français ou au Bulgare, à Tommy ou à Fritz. Mais les surnoms que les combattants européens leur ont donnés sont typiques. En général, on appelle la vermine des tranchées du nom de l'adversaire d'en face. Les Russes les qualifient de Boches et les Allemands les ont baptisés les « abeilles russes ». Nos aimables voisins d'outre-Rhin en ont d'ailleurs tant, qu'ils ont inventé pour eux maints sobriquets. Ce sont les « noctambules », les « grand'mères », les « indésirables », les « hannetons de l'empire », les « convives ». Chercher ses totos, c'est « mobiliser ses Russes », ou « alarmer ses locataires », ou « guetter ses patrouilleurs ».

Le Singe. — C'est un animal apprivoisé qu'on trouve dans des boîtes rondes, hermétiquement closes. Le singe y vit pendant des années. Puis un beau jour, le cuisinier d'une escouade ouvre ladite boîte ronde et met le singe en liberté. Il ne lui laisse pas hélas le temps de gambader, ni de rêver à ses guenons d'antan, ni d'évoquer les forêts touffues du Congo natal, ni d'imiter les gestes des hommes, ou des « bonshommes », ses voisins. Précipité dans la poêle, il est aussitôt frit. A moins que le maître-queueux de la section ne l'assaisonne à la vinaigrette. Singe anonyme, il disparaît dans un estomac, il retombe dans le néant. Et si quelqu'un fait la grimace, ce n'est pas lui, mais le soldat qui le mange.

Le Boche. — C'est l'adversaire auquel on ne peut serrer la main après le match. Pourtant il est brave. Il se bat bien. Et ce n'est pas faire honneur à nos poilus que de le représenter depuis trois ans comme un pleutre qui défile et bêle « kamarad » à toute occasion. Il faut laisser cela aux revuistes et aux « bourreurs de crâne ». Mais s'il est un rude ennemi, il n'est pas magnanime. Il ne comprendra jamais l'esprit chevaleresque du *Franzman*, son voisin de tranchée.

Fait prisonnier, il mange, il mange, il mange. Il ne s'interrompt de manger que pour se recommander à la merci du vainqueur et pour déclarer qu'il est père de six enfants. Enfin, quand il a fini de mâcher, il boit en murmurant : *Goutte mit uns*.

L'Auxi. — Il a peu de muscle. En revanche il a beaucoup de cerveau. C'est souvent un intellectuel, un penseur, un homme de plume, un calculateur. Comme tel, il danse dans la cour du quartier, un balai à la main ; ou bien il fait des états : l'état des états à fournir chaque mois ; l'état des états néant supprimés par la circulaire Az. O3H, du 15-7-16 ; l'état des tableaux récapitulatifs des états à supprimer à partir du 1-12-17 ;

l'état des statistiques, l'état des pièces périodiques à fournir en triple exemplaire... Il aligne des chiffres. Il trace des colonnes. Et il est fier d'être Français en les contemplant. Il a raison d'ailleurs, car on ne saurait contester son utilité : il donne du travail à la Cour des Comptes qui, en l'an de grâce 1974, vérifiera l'exactitude de ses états.

La Marraine. — Bien que les opérettes aient peuplé le front de gracieuses fées qui surprennent agréablement les soldats entre deux attaques, la présence des jolies femmes est un mythe, aux armées. Si par hasard quelques rares marraines parviennent à passer au travers du réseau serré des commissaires des gares, des gendarmes et autres contempteurs d'Eros, c'est précisément l'exception qui confirme la règle.

La marraine se manifeste plutôt sous les espèces de la lettre rose ou lilas que le vaguemestre nonchalant manipule sans émotion. Calligraphie serrée de l'ingénue diserte ; bâtarde irrégulière de l'incomprise au sang chaud ; anglaise harmonieuse de la snobinette aux frisettes folles ; hiéroglyphes prétentieux de la poétesse qui pond sans effort ; arabesques et points de suspension de la provinciale qui a lu Flaubert ; pattes de mouche et post-scriptum de l'arpète qui s'émancipe ; pages gaies ou langoureuses, sentimentales ou romanesques, vous apportez au poilu solitaire un peu de rêve et d'oubli. Armoiries et couronnes, monogrammes et devises, fleurettes séchées entre deux pages de Musset ou de Verlaine, sachets parfumés de fragrances désuètes, boucles blondes enrubannées de rose, mèches brunes encocardées de jonquille, vous serez les talismans et les gris-gris du pauvre gosse qui patauge dans la boue, qui se bat pour beaucoup de gloire et bien peu de sous, qui rêve de lendemains meilleurs et parfois désespère dans la guitoune abandonnée.

MAURICE DEKOBRA.

UNE DE NOS MITRAILLEUSES EN ACTION



La mitrailleuse, dont il existe plusieurs types construits suivant les mêmes principes, est une arme particulièrement redoutable entre les mains de nos poilus ; ils la manient avec une dextérité, une rapidité, que ne peuvent égaler les mitrailleurs allemands. Ils savent tirer parti du moindre accident de terrain pour y installer leur terrible « moulin à café ». Près d'Allemant, quelques-uns de nos hommes avaient posé leur mitrailleuse sur le bord d'un trou d'obus, et tout en dégustant leur pinard ils canardaient les Boches.

UN ÉMOUVANT SAUVETAGE

Six mille Arméniens arrachés aux griffes des Turcs

C'est le mois d'août, si dur, si lourd, si écrasant dans cette Méditerranée orientale, où le soleil darde d'aplomb pendant des heures et des heures, — août 1915.

La mer, qui paraît belle au large, au contraire le long de la côte syrienne se fait dure et creuse : l'ancien littoral phénicien est demeuré âpre à l'accostage ; et les rouleaux d'un brisant perpétuel tournent sans arrêt sur eux-mêmes comme des meules d'eau, écrasant cailloux et graviers.

Le croiseur français *Guichen* fait patrouille en vue de cette côte que tiennent les Turcs. Long et mince avec ses 133 mètres de long sur 16 m. 70 de large, ayant un fort tirant d'eau de 7 m. 40 pour son déplacement peu considérable de 8.300 tonnes, c'est, pour son âge — car il date de 1897 — un bon coureur de mers. Simplement protégé par un pont cuirassé et portant sous masques d'acier ses deux canons de 164 m/m, ses six pièces de 138 m/m et ses douze petits 47 m/m à tir rapide, — son rôle, son but, son devoir est d'aller vite sur l'eau, à toute l'allure de ses 23 nœuds et demi.

Pour l'instant, il patrouille, il observe ; et ses quatre cheminées laissent onduler dans le ciel leur quadruple panache noir qui tranche sur l'implacable azur.

A terre et sur la mer, lui, le croiseur, ne voit rien pour le moment.

Mais sur la terre des yeux l'ont vu, des yeux ardents dont les regards enfiévrés ont vite reconnu le pavillon d'espérance, le beau pavillon tricolore qui bat à la corne. Ce sont les yeux de six mille Arméniens bloqués par des régiments turcs le long de la baie d'Antioche, dans les rochers qui, surplombant la côte, s'appellent les monts du Djebel-Musa et dont les crêtes âpres constituent pour cette population entassée, cernée contre la mer, le dernier rempart contre l'horreur du massacre.

Voilà cinq semaines que la barbarie turque a poussé ces malheureux dans cette impasse ; ils ont le choix entre trois genres de mort : le massacre par les troupes du Grand-Seigneur, allié et ami très cher du kaiser Guillaume d'Allemagne ; la mort lente par la faim et la soif ; la noyade dans la mer.

Les femmes, les enfants, les vieillards sont là, entassés dans les derniers creux de la montagne et sur la grève. Une petite phalange de guerriers, 500 à 600 environ, armés et équipés à la diable, barrent de leurs poitrines et de leurs fusils les gorges et les sentiers qui conduisent à ce refuge dernier d'une population condamnée à l'exécution.

Depuis cinq semaines, c'est une lutte de tous les jours et de toutes les nuits ; les munitions s'épuisent ; les Turcs ne se pressent pas : ils attendent que la poudre, le plomb et le pain soient épuisés... Ils savent qu'aucun secours ne peut venir à ces condamnés qui sont retranchés du reste du monde.

Et c'est à cette heure de désespoir suprême que, sur les eaux de la mer jusqu'ici implacablement vide, apparaît, comme le signe même de la Vie, le pavillon de France.

Aussitôt, au sommet de la crête la plus haute, la petite phalange arménienne hisse, déploie, agite frénétiquement un immense pavillon blanc coupé d'une croix rouge fabriquée à la hâte.

Le pavillon à l'appel duquel jamais un Français n'a différé d'un instant sa réponse.

Les vigies du *Guichen* ont vu ce pavillon et immédiatement le croiseur pique droit vers la côte et s'approche aussi avant que la prudence et son tirant d'eau le permettent.

Une embarcation mise à l'eau à force de rames vient à la côte et, immédiatement, d'une crête part un coup de feu, puis un second, puis un crépitements de salves... Et des balles sifflent, fouettant l'eau : les Turcs tirent sur le canot du *Guichen*. D'autres coups de feu pétillent : les Arméniens, de leurs vieux fusils, ripostent.

Du croiseur, on suit à la lorgnette ces étranges événements, et les canons braqués s'apprentent à saluer de leurs obus les groupes ennemis si la situation devient menaçante.

Le canot avance toujours, répondant aux signaux d'appel qui se multiplient sur la grève ; mais il doit s'arrêter à la limite du brisant, dont les rouleaux se lèvent, énormes. Alors sur la grève un homme se détache, s'avance vers les lames grondantes et, hardiment, pique dedans. Nageant, plongeant, avançant, repoussé, avançant de nouveau, il passe, atteint le canot, se nomme : il est un des chefs de la malheu-

reuse peuplade ; il implore le secours des Français, il apporte une lettre. Les balles turques sifflent plus serrées. L'homme est hissé à bord et, sous le feu des Turcs, l'embarcation rallie le *Guichen*.

Le chef se présente au commandant et remet sa lettre.

C'est une adresse ainsi rédigée :

« Le 25 août 1915. — A tous les amiraux, commandants ou autorités » Français, Anglais, Italiens, Russes et Américains que cette pétition pourra » atteindre, nous en appelons au nom de Dieu et de la Fraternité humaine ! »

Pétition prête d'avance, pétition qui attend, depuis des jours, le passage d'un navire, et elle dit :

« Nous, gens des villages arméniens de Yoghham, Cloak, Beghias, Hodgikabilli, Kébouzié, Kuderbey, Nakuf et autres hameaux, environ 6.000 personnes en tout, nous nous sommes retirés dans cette partie du mont Musa-Dagh, appelée Damlajik, qui est à trois ou quatre heures de voyage à l'ouest de Sweidu, juste de l'autre côté de la mer. Nous nous sommes réfugiés ici contre » la barbarie turque, contre la torture, le massacre et, » par-dessus tout, contre les outrages à l'honneur de » nos femmes... »

Un long martyrologe suit, racontant l'horreur des massacres systématiques, baptisés par les Turcs du nom ironique d'« émigration » des Arméniens. Puis, cet appel désespéré :

« Et maintenant, messieurs, nous sommes le » reste d'un peuple à longueur d'âge. Le gouverne- » ment turc nous a informés, il y a vingt-six jours, de » son intention de faire émigrer notre population tout » entière. Alors, nous nous sommes retirés ici pour » sauver notre vie et notre honneur, parce que nous » savons avec certitude que, dans ce cas, émigration » signifie extermination, horreur, tortures, déshon- » neur.

« En conséquence, nous avons décidé de souffrir de la faim ici ou de mourir dans la bataille, » plutôt que de voir de nos propres yeux outrager nos » femmes et de périr ensuite en lâches dans des tortures inexprimables...

« Nous avons soutenu cinq combats acharnés » contre 1.500 soldats et un grand nombre de civils, » et Dieu nous a donné la victoire...

« Messieurs, nous en appelons à vous, au nom » de Dieu et de la Fraternité humaine, nous en » appelons à vous au nom du Christ et nous vous » supplions de sauver notre vie et notre honneur !

« Ayez la bonté de nous transporter à Chypre » ou en autre terre libre. Notre population n'est pas » très nombreuse ; elle gagnera son propre pain, si » elle trouve de l'emploi. Ou bien, si cela est trop » demander, veuillez transporter nos femmes, nos » vieillards et nos enfants ; équipez-nous d'armes » suffisantes, de munitions et de vivres, et nous travaillerons avec vous de tout notre » pouvoir à combattre les forces turques.

« Daignez, Messieurs, ne pas nous abandonner à la faim, ne pas nous abandonner à l'extermination ! Sauvez notre vie, notre honneur, avant qu'il ne soit trop tard ! 25 août 1915. Sincèrement à vous, pour tous les chrétiens d'ici.

» (Signé) : DIKIRAN-ANTRIASSAN. »

Lettre écrite sous les balles turques, sous l'ardeur exténuante de l'été syrien, sous la menace étouffante de la faim et de la soif, entre une montagne garnie de fusils ennemis et une mer vide de navires ! Lettre écrite par avance, toute prête, adressée au premier de ceux qui passeront en vue de cette grève maudite, sur laquelle un peuple entier attend la mort !

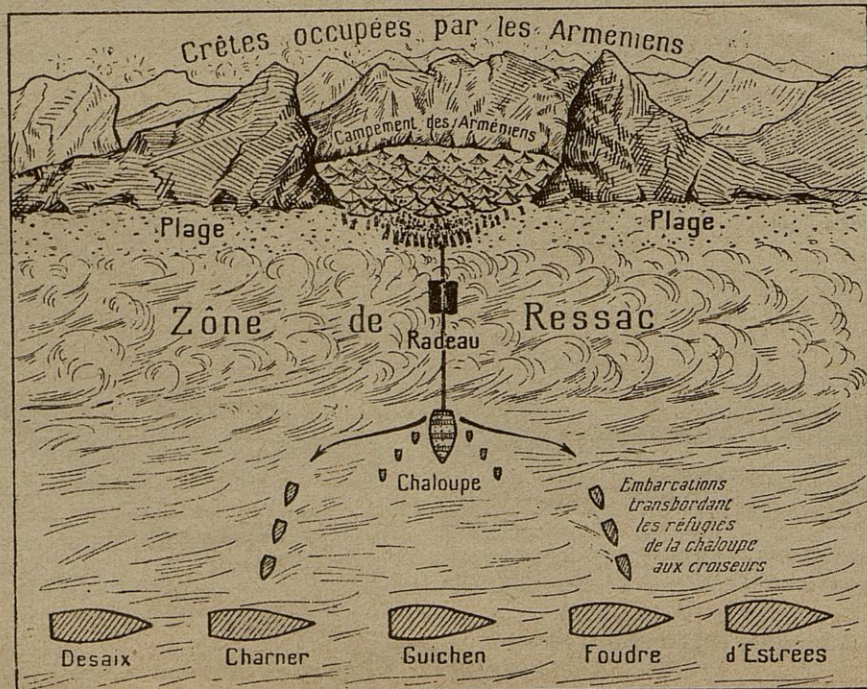
Et le canon du *Guichen* gronde, sonnant à grands coups sourds la réponse de la France, pour que nul n'en ignore, amis ou ennemis, victimes ou bourreaux, ceux qui pleurent sur la grève, ceux qui guettent leurs prières palpitantes en haut des crêtes. Les obus de France, sifflant dans l'air et s'en allant éclater aux creux des embuscades turques, répondent en salves annonciatrices : voici les libérateurs.

Mais le *Guichen*, seul, ne peut rien de décisif pour sauver un peuple de 6.000 personnes. Il appelle... La T.S.F. porte aux autres bâtiments de la division française de Syrie la lettre émouvante de Dikiran-Antriassan.

Et le 12 septembre, devant la grève de la baie d'Antioche, se présentent ensemble cinq navires battant pavillon tricolore : le *Guichen* d'abord, reconnu de tous à terre ; le croiseur *Desaix*, de 7.700 tonnes, qui porte le nom d'un des plus purs héros militaires de France ; le croiseur cuirassé *Amiral-Charner*, de 4.800 tonnes, qui plus tard, le 8 février 1916, devait périr si tragiquement torpillé par un sous-marin devant cette même côte ; le petit croiseur *d'Estrées*, de 2.460 tonnes ; et le croiseur auxiliaire *Foudre*, de



LE CHEF DES TRIBUS ARMÉNIENNES DU DJEBEL-MUSA.



SCHEMA DU SAUVETAGE DES ARMÉNIENS PAR NOS MARINS.

6.000 tonnes : en tout 70 pièces de canon de tous calibres, depuis le 194 ^{m/m} jusqu'au 47 ^{m/m} à tir rapide.

A bord des cinq navires tout est prêt, et chacun d'eux a construit, par ses propres moyens, un grand radeau. Pour monter ces radeaux, on a demandé des volontaires ; les équipages entiers se sont proposés : il a fallu exiger les meilleurs nageurs, car tous voulaient y aller.

Le radeau du *d'Estrées* est échu à quatre nageurs de première force : le second-maitre fourrier Henri Argouarc'h et trois matelots bretons ; c'est une construction lourde, grossière, mais solide, faite avec des barriques vides reliées par



GROUPE DE RÉFUGIÉS ARMÉNIENS SUR LE « GUICHEN ».

des filins et des espars. Le canot à vapeur du *Desaix* prend ce radeau en remorque et le conduit jusqu'à la limite où commence le brisant. Il est 4 heures du matin.

Ce brisant, alors très fort, à 200 mètres de large ; les rouleaux sont énormes et déferlent avec fureur, créant une nappe bouillonnante comme ferait l'eau d'une chaudière géante. La mer d'ailleurs est très dure et très creuse. Le radeau de l'*Amiral-Charner*, dressé à la fois par le courant et par la houle, est happé par le brisant ; il tangue, roule, plonge, se relève, chavire, se disloque et est lancé sur la grève en menés morceaux.

Sur la plage, des femmes, des enfants, des vieillards se traînent sur le sable, entrent dans l'eau furieuse qui les couvre d'écume, lèvent les bras, appellent, implorent, foule lamentable de laquelle montent des cris et des sanglots...

Le canot du *Desaix* vire à la limite du brisant, dans lequel il ne saurait s'engager sans chavirer. Le second-maitre Argouarc'h lance son radeau dans ces eaux tourmentées, quand, à ce moment, un homme accourt sur la grève, agitant un pavillon, et entre dans la mer en poussant un cri d'angoisse :

— Les Turcs ! Les Turcs attaquent !

Une horrible clameur d'épouvante lui répond ; sur la grève la foule tournoie...

Sans perdre son sang-froid, Argouarc'h mouille audacieusement un grappin, immobilisant son radeau au beau milieu du brisant, et à bras fait signaler la nouvelle aux bâtiments.

Aussitôt le branle-bas de combat retentit ; à deux milles et demi au large (un peu plus de quatre mille mètres) les croiseurs se déploient, menaçant les crêtes de leur artillerie. Démonstration devant laquelle les Turcs se tiennent aussitôt cois. Sur la montagne, les Arméniens armés, se sentant soutenus, font face et résistent solidement.

Il y a deux heures que le radeau est au beau milieu du brisant. « La mer, littéralement démontée, à chaque instant nous recouvrait », écrit Argouarc'h.

Alors le radeau du *Guichen*, le plus solide de tous — car il est composé de ces grosses défenses en bois qui servent pour le charbonnage en mer — parvient à atterrir. Il met à terre un officier, qui s'entend aussitôt avec les chefs arméniens et appelle ses hommes.

N'osant risquer dans le ressac son radeau de barriques, Argouarc'h, pour se rendre à l'appel, n'hésite pas : il se jette à l'eau et à travers les lames rejoint son chef à la nage.

« Les Turcs sont contenus dans les défilés : commencez l'embarquement », ordonne l'officier.

Argouarc'h aussitôt se remet à l'eau et repart à la nage : il traverse le brisant de deux cents mètres et s'en va prévenir les embarcations restées, par force, au delà de ces terribles rouleaux qui les broieraient.

Il transmet l'ordre et aussitôt le travail de sauvetage commence ; il est six heures du matin.

Le radeau du *Guichen*, seul utilisable à cause de sa solidité, est installé sur un va-et-vient, frappé d'une part à la grève, d'autre part à bord d'une chaloupe mouillée de l'autre côté du brisant, à environ 250 mètres de la grève.

Ce radeau est mis à la plage même et, à bras, les marins français y embarquent vingt personnes. De la chaloupe on hale sur le va-et-vient. Ainsi attiré, le radeau traverse le ressac ; les vingt Arméniens sont aussitôt placés à bord des canots qui entourent la chaloupe mouillée et emportés à toute vitesse à bord des croiseurs.

Halé de la grève, le radeau repart, retraverse le brisant et reprend un nouveau

groupe de vingt personnes, puis recommence le même chemin, pour revenir encore et recommencer sans arrêt ce trajet.

Voyages épouvantables : la mer grossissait d'heure en heure, les lames étaient devenues énormes. Le radeau était manœuvré par Argouarc'h et quatre marins, uniquement vêtus d'un caleçon de bain, pour avoir toute liberté de mouvement. De temps à autre il fallait filer de l'huile pour apaiser momentanément la grosse furie du brisant déchaîné, qui ne calmait un peu que pour reprendre plus durement.

Chaque lame balayait le radeau, sur lequel se cramponnaient les vingt réfugiés de chaque voyage. Quand le paquet de mer était trop fort, un ou plusieurs passagers étaient arrachés, roulés dans la lame... les marins se jetaient à l'eau, les repêchaient... Eux-mêmes, parfois, étaient roulés, emportés ; ils revenaient à grands coups de reins reprendre leur place, maintenir sur ce radeau de misère les infortunés qu'ils arrachaient à la mort. De la chaloupe aux croiseurs, le va-et-vient des canots n'arrêtait pas, jetant à bord les infortunés ruisselants, épuisés, mais vivants.

Sur la grève, les autres attendaient leur tour patiemment, à chaque voyage diminuant de vingt personnes.

Aux défilés de la montagne, la fusillade crépitait, irrégulière : les Turcs tentaient d'avancer, n'osant trop se montrer, par crainte des obus français. Et, pied à pied, les Arméniens luttaient, tiraillant.

« Quelle misère nous avons vue là ! écrit Argouarc'h. Des femmes embarquées avec deux bambins sur les bras, deux autres sur le dos. Nous en avons embarqué une qui venait d'accoucher l'avant-veille. Nous l'enveloppâmes dans des couvertures et, pour elle, nous fîmes un voyage spécial. Entre deux coups de feu, son mari avait quitté la montagne pour venir nous aider. Dès qu'il fut rassuré sur le sort de sa compagne, il s'en retourna là-haut avec ses camarades. Des mères de famille (il y en avait qui paraissaient à peine 15 ans) nous baient les mains lorsque nous prenions leurs enfants dans nos bras pour éviter qu'ils fussent emportés par les lames. Tous ces gens étaient misérables, vêtus de loques : une odeur insupportable s'en dégageait. Les malheureux criaient, pleuraient, imploraient ! C'était navrant... Insouciance des vagues, une vieille femme infirme, les mains jointes, le regard tourné vers ces montagnes où elle avait tant souffert, récitait une prière... »

Quand le soir tomba, la presque totalité des femmes et des enfants était embarquée. Les croiseurs *Foudre* et *d'Estrées* ayant, comme dit notre second-maitre, « leur plein de réfugiés » levèrent l'ancre et partirent immédiatement dans la direction de Port-Saïd.

Quoique faisant partie de l'équipage du *d'Estrées*, Argouarc'h, resté sur son radeau, ne put rejoindre à temps ; il embarqua, la nuit venue, sur le *Guichen* où on le vêtit... et le lendemain matin, au petit jour, il recommença l'opération.

Pendant la nuit, la mer était tombée ; le brisant aussitôt s'était calmé. Ce fut beaucoup plus facile que la veille et la matinée n'était pas terminée que, ayant 2.000 réfugiés à son bord, le *Guichen* à son tour leva l'ancre et fit route sur Port-Saïd, laissant à l'*Amiral-Charner*, le seul croiseur cuirassé de la division et le mieux armé avec ses deux 194 ^{m/m} et ses six 138 ^{m/m} en tourelles fermées, le soin de protéger l'embarquement des combattants et de recueillir, sous le feu de ses canons, le contingent armé des Arméniens, resté seul désormais à terre.

La division atterrit à Port-Saïd après une traversée au cours de laquelle « parmi ce petit monde groupé par familles, un ordre parfait régna : de temps en



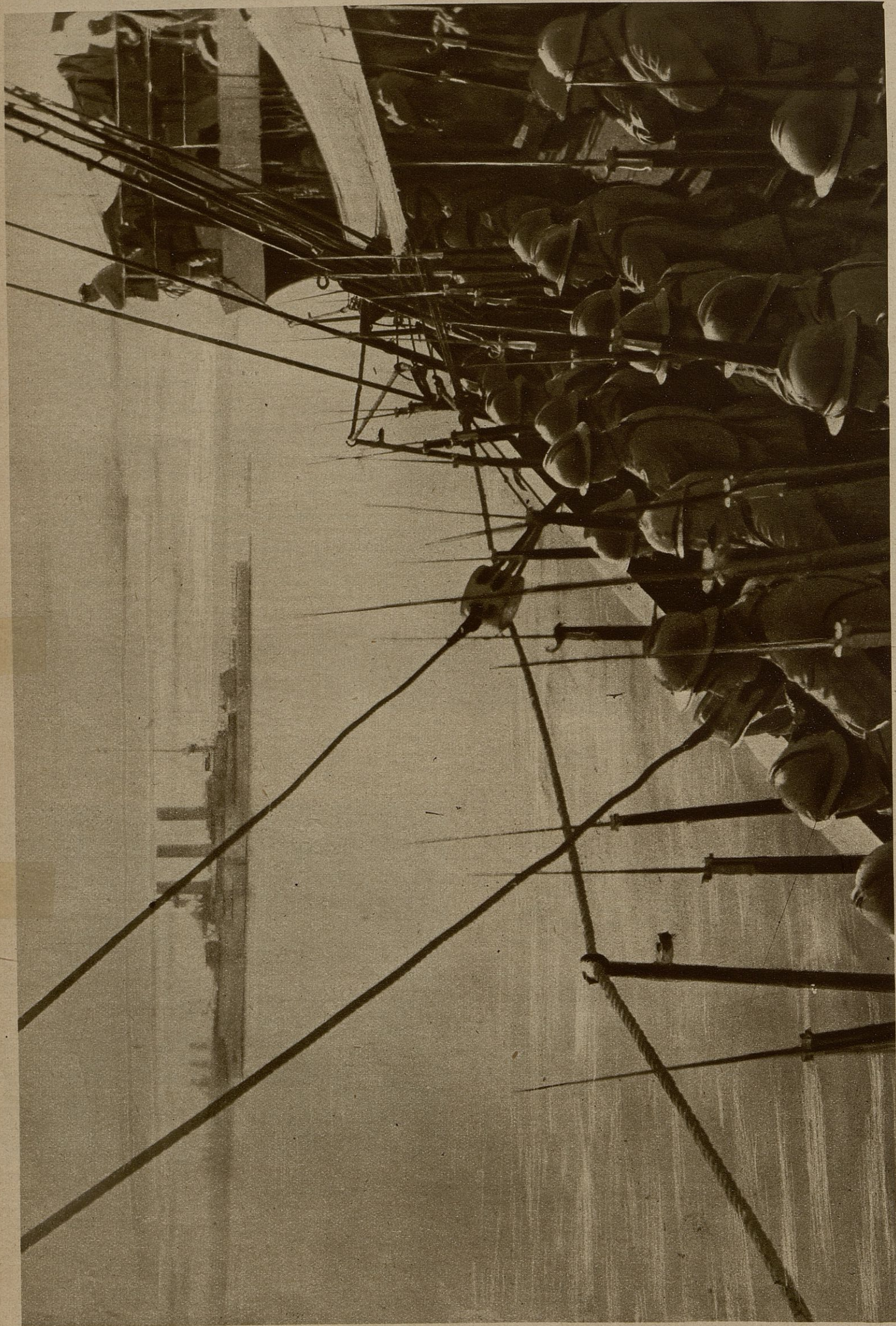
DÉBARQUEMENT DES RÉFUGIÉS ARMÉNIENS A PORT-SAÏD.

» temps, dans le calme de la splendide nuit d'Orient, lent et nostalgique, un » cantique montait, invocation à la Patrie perdue... »

A bord du *d'Estrées*, un enfant d'abord, puis une femme moururent des suites de leur martyre ; et, par contre, il y eut une naissance...

Telle est l'histoire des six mille Arméniens du Djebel-Musa que, dans un rapport adressé à ses chefs, le second-maitre Argouarc'h a résumée avec la simplicité qu'ont tous les sauveteurs de la mer lorsqu'ils sont obligés de raconter leurs sauvetages, considérés par eux comme une des choses les plus ordinaires et les plus naturelles de l'existence...

GEORGES G.-TOUDOUZE.



Un de nos transports quittant un port d'Italie pour se rendre en Orient, où il porte des troupes, passe devant une escadre italienne qui est au mouillage et au premier rang de laquelle se reconnaît le cuirassé monté par l'amiralissime de nos alliés. A bord du transport, nos soldats en armes sont rangés sur le pont : tambours et clairons sur la passerelle battent et sonnent « Au Drapeau » au moment où il arrive à la hauteur du vaisseau-amiral, tandis que les accents de la « Marseillaise », jouée à bord du cuirassé, roulent sur les flots, accompagnés du cri « Vive la France » mille fois poussé par les matelots italiens. C'est là une des nombreuses circonstances où se manifeste la cordialité des sentiments qui unissent Français et Italiens et qui viennent de s'affirmer encore plus par l'envoi d'une armée française à l'aide de l'Italie.

LE «GOTHA» ABATTU A SANGATTE



Dans la nuit du 3 au 4 novembre des avions allemands survolèrent la région de Dunkerque-Calais. L'un d'eux se perdit dans la brume et ayant heurté la falaise de Blanc-Nez alla tomber, écrasé, à quelques centaines de mètres, au pied du cap, près de Sangatte. Notre photographie, prise à marée basse, représente l'épave de l'avion. C'est un bi-moteur géant du type « Gotha ». Il était monté par quatre aviateurs qui périrent dans la chute de l'appareil, et dont on voit, dans le médaillon, les corps alignés sur la grève.

DANS LES RUINES DU FORT DE LA MALMAISON



Nos soldats trouvèrent complètement bouleversées les ruines de la Malmaison que les Allemands avaient puissamment armées. Quelques voûtes de casemates ont cependant résisté à notre bombardement. Nos photographies en montrent l'aspect actuel.



Le 23 octobre, au cours d'une vaste offensive, le bataillon Giraud, du 4^e zouaves, enleva l'amas de ruines du fort de la Malmaison : elles couvrent un massif dominant de 130 mètres la vallée de l'Ailette et qui nous donne maintenant des vues étendues au nord de cette rivière, jusqu'à Laon. Ce fort, construit par Séré de Riviére, perdit de son utilité par suite de l'emploi des canoës à longue portée, ainsi que des explosifs modernes dont il fut tout de même victime, car on le fit sauter pour expérimenter leur puissance.



IX MINUTES DE FIÈVRE

Suzanne Barville ne tremble plus. Une généreuse indignation l'a mise hors d'elle. Et puis, le danger qui menace maintenant l'aveugle est si imminent qu'elle en arrive à oublier celui qu'elle court elle-même.

Sous la poussée brutale de l'espion, elle a été jetée contre les rayons de la bibliothèque. Et ses yeux sont tombés sur le revolver qu'au début de la rencontre Philip Millerson avait eu la précaution de cacher là. Cette arme n'est pas faite pour intimider la jeune fille qui, souvent, dans le parc, s'est amusée à tirer à la cible avec le docteur Castagniers. Elle y voit au contraire un moyen de résistance, peut-être le salut pour elle et pour celui que guette traîtreusement son adversaire.

D'un geste décidé, Suzanne Barville s'empare du revolver et se retourne vivement.

L'espion ne l'a pas vue. Il est maintenant à deux pas du lieutenant, le couteau levé, et retenant sa respiration pour ne pas trahir sa présence si proche. Quelques secondes de plus et le meurtre serait accompli.

La jeune fille n'hésite pas. Braquant le revolver sur le misérable, qui profite ainsi de ce qu'il peut surprendre lâchement sa victime pour la frapper à coup sûr et sans risque, elle tire.

Génée, soit par la détente un peu dure de l'arme, soit par la crainte d'atteindre le lieutenant, elle a mal dirigé son coup. Et la balle passe près de l'espion, lui sifflant aux oreilles.

Instinctivement, Philip Millerson s'est retourné pour faire face à ce nouvel adversaire. Il voit la jeune fille, l'air décidé, qui continue à le menacer de son arme. Et il bondit vers elle pour détourner ce danger imprévu.

— Vipère ! s'écrie-t-il. Tu vas y passer la première !

Suzanne Barville, loin de chercher à fuir, est demeurée immobile contre les rayons de la bibliothèque. Elle est un peu pâle, mais son visage ne trahit pour l'instant aucun affolement, aucune faiblesse. Au contraire, on peut lire dans ses yeux et sur ses lèvres serrées une invincible énergie, une farouche décision. Seul son bras a légèrement remué, braquant l'arme vers celui qui bondit sur elle pour la frapper.

Trois coups de feu se succèdent sans interruption. Cette fois le revolver était bien dirigé. Deux balles ont atteint mortellement Philip Millerson, qui s'abat comme une masse aux pieds de la jeune fille.

Alors Suzanne Barville jette un cri :

— Tué ! Je l'ai tué !

Le revolver lui est tombé des mains. En proie maintenant à une réaction violente, elle étouffe les sanglots qui lui montent à la gorge et ses dents se mettent à claquer.

Après l'effort qu'elle vient de fournir, elle se sent toute brisée. Et puis, surtout, elle a peur maintenant. Ce cadavre, à ses pieds, dont le visage contracté est tourné vers elle, semble la menacer encore. Une détente nerveuse lui a retiré toute sa belle énergie.

Dans son trouble, la jeune fille ne voit plus qu'un être capable de la reconforter, de la protéger contre cette frayeur irraisonnée et douloureuse, qui l'envahit et l'affole. C'est le lieutenant Girard qui, l'entendant sangloter, la supplie de se calmer et de ne pas s'effrayer.

Et, d'un élan où se trahit toute sa faiblesse, Suzanne Barville vient se jeter dans les bras de l'aveugle en murmurant :

— J'ai peur ! Oh ! j'ai peur !

En sentant si près de lui celle qui vient de se montrer si courageuse et si dévouée, et surtout en la retrouvant suppliante et toute craintive, Robert Girard est à la fois très ému et très fier de cet appel à son énergie, de

cet aveu d'adorable faiblesse. On implore sa protection, à lui, l'aveugle ! Et il se redresse dans un mouvement de joie et de fierté !

Mais, bientôt, une autre émotion, infiniment plus douce et plus troublante, vient s'ajouter à cette satisfaction d'amour-propre.

Dans sa détresse et dans son effroi, Suzanne Barville s'est comme réfugiée sur la poitrine du jeune homme qui la protège de ses deux bras timidement refermés, et là, elle continue à sangloter doucement, en murmurant de temps à autre :

— C'est horrible ! Je l'ai tué !

Robert Girard perçoit le délicat parfum qui monte des blonds cheveux, et chaque sanglot qui secoue le corps gracieux de la jeune fille souligne pour lui tout ce qu'a de délicieusement troublant son confiant abandon.

Et c'est d'une voix moins grave, et qui tremble légèrement, qu'il l'exhorte à se calmer et à reprendre courage :

— Tout est fini maintenant, dit-il. Le danger est passé, et, grâce à vous, nous sommes sauvés et je suis bien vengé...

Un bruit de vitres brisées vient l'interrompre.

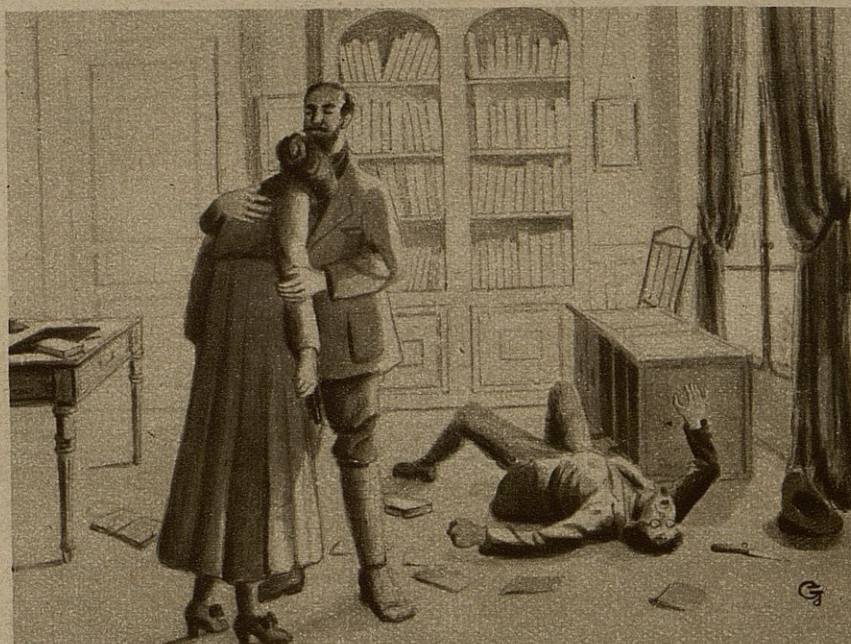
C'est Alfred qui, trouvant la porte fermée, s'est décidé à passer par la fenêtre.

Malgré son âge, il saute encore lestement dans le bureau et s'écrie en apercevant le cadavre de Philip Millerson :

— Ça c'est du beau travail ! Une canaille de moins ! Mais il faut que j'ouvre au docteur.

— La clef de la porte est dans la poche de ce misérable, explique Robert Girard.

Alfred l'a vite trouvée et court ouvrir au docteur



Castagniers qui, par devoir professionnel, examine aussitôt l'homme étendu à terre. Il conclut bientôt :

— Rien à faire. Il est mort.

Le docteur aperçoit alors Suzanne Barville, qui s'est échappée des bras où elle avait cherché un refuge momentané et qui se tient, l'œil hagard, toute pâle, et les dents claquant de fièvre. Il lui dit en lui prenant affectueusement la main :

— Va vite retrouver ta maman qui a entendu, comme nous, les coups de feu, et qui doit être très inquiète. Puis il ordonne au vieux serviteur :

— Tu avertiras à la mairie pour les constatations. Prenant alors Robert Girard par le bras, le docteur lui dit doucement :

— Je vais vous conduire dans l'atelier où vous pourrez vous reposer en toute tranquillité. Et puis j'irai voir un peu cette brave petite Suzanne qui m'a paru bien fiévreuse et bien désespérée. Réaction nerveuse, sans doute. Ce ne sera rien.

Dès le lendemain matin, Robert Girard se remettait avec rage à sa sculpture.

Chaque jour il priait sa tante de l'excuser auprès de M^{me} Desgranges de ce que son travail le retenait à l'atelier, puis il ajoutait avec un léger tremblement dans la voix :

— N'oublie pas de prendre, de ma part, des nouvelles de M^{lle} Suzanne, et porte-lui quelques fleurs.

Un soir, en rentrant au pavillon, M^{me} Lancelin manifestait une activité et une gaieté inaccoutumées. Elle allait et venait en chantonnant d'anciennes romances. Une fois seule avec son neveu, elle s'empresse de lui annoncer :

— J'apporte de bonnes nouvelles aujourd'hui. Cette chère petite Suzanne est guérie. Ses couleurs sont revenues avec son sourire. C'est la fin du cauchemar. Mais ce n'est pas tout.

Et se rapprochant de son neveu, M^{me} Lancelin lui dit sur un ton de confiance :

— Nous avons souvent parlé de toi avec Suzanne. Elle a pour toi une admiration des plus sincères en même temps que la sympathie la plus vive...

— Mais, moi aussi, interrompt le jeune lieutenant, cherchant à cacher son trouble sous un ton guilleret, je trouve que M^{lle} Barville est digne, en tous points, d'admiration et de sympathie. Sans compter qu'elle m'a révélé mes dispositions pour la sculpture et qu'elle m'a sauvé la vie, ce qui est un double titre à ma reconnaissance éternelle.

— C'est plus sérieux que tu ne crois, déclare M^{me} Lancelin d'une voix grave. Suzanne, que je connais bien, a pour toi une profonde affection, et même une véritable inclination...

— Dis tout de suite qu'elle veut m'épouser ! interrompt Robert Girard avec un rire forcé.

— Et pourquoi pas ? réplique M^{me} Lancelin.

— Tu sais bien que je suis aveugle, et pour toujours ! dit Robert Girard. Si jamais une jeune fille consentait, dans un moment de généreuse insouciance, à l'oublier, je serais le dernier des égoïstes et des misérables en profitant d'une si sublime charité et en ne m'opposant pas à l'accomplissement d'un tel sacrifice.

— Et si ce n'était pas une crise de dévouement irréfléchi ? insiste M^{me} Lancelin. Tu penses bien que c'eût été criminel de ma part de t'ouvrir un tel horizon de bonheur si je n'avais pas de sérieuses raisons pour le faire.

— Or, depuis huit jours, depuis ce drame qui vous a permis de vous apprécier, Suzanne m'a laissé entendre son désir de te dévouer sa vie, et non pas par devoir, mais par affection. Elle t'aime, mon cher Robert, je te dis qu'elle t'aime !

En disant ces derniers mots, M^{me} Lancelin a serré son neveu dans ses bras pour lui manifester toute la joie qu'elle avait de lui communiquer une si douce nouvelle.

Robert Girard reste quelques instants silencieux, tout pâle et les mains tremblantes. Puis, d'une voix altérée, il répond enfin :

— Ma chère tante, je ne puis te reprocher tes paroles, car je sais que tout ce que tu dis, tout ce que tu fais a pour mobile ta grande affection pour moi. Tu n'as, j'espère, confié à personne encore tes idées sur M^{lle} Suzanne Barville à mon sujet ?

— Pas même à ma vieille amie M^{me} Desgranges, affirme M^{me} Lancelin, surprise de l'attitude solennelle de son neveu. J'attends que cette chère Suzanne en parle la première.

— Eh ! bien, supplie Robert Girard en élevant la voix, promets-moi de garder ton secret pendant une semaine encore.

— C'est promis, déclare M^{me} Lancelin, un peu interloquée de l'accueil réservé à sa bonne nouvelle.

Robert Girard passa la nuit à rêver et à réfléchir.

Il s'était tracé de Suzanne Barville un portrait harmonieux et parfait, qui traduisait tous ses enthousiasmes de jeune homme et toutes ses aspirations d'artiste. Et cette radieuse image devait durer aussi pure et aussi belle pendant toute sa vie, puisqu'il ne la verrait pas subir les atteintes du temps.

Mais bientôt ces rêves aimables s'effaçaient sous un réveil brutal de sa conscience.

Non, il n'avait pas le droit, pour une satisfaction égoïste, de charger d'aussi lourdes chaînes les mains mignonnes qui se tendaient ainsi vers lui.

Le matin venu, Robert Girard avait pris une décision bien digne de son caractère énergique et de sa loyauté. Si, comme le croyait M^{me} Lancelin, la jeune fille était décidée à sacrifier sa jeunesse et son avenir au pénible et formidable devoir de conduire un aveugle à travers toute une vie, eh ! bien, il la défendrait contre sa trop grande bonté. Et elle serait la première à le remercier plus tard de son noble désintéressement. Ce serait sa récompense d'avoir refusé un bonheur qu'il lui faudrait faire payer trop cher à l'être aimé.

Robert Girard obéirait à sa conscience.

Il avait redressé sa belle tête énergique et avait décidé de sa voix grave, un peu triste :

— Ce sera dur, mais ce sera bien.

(A suivre.)

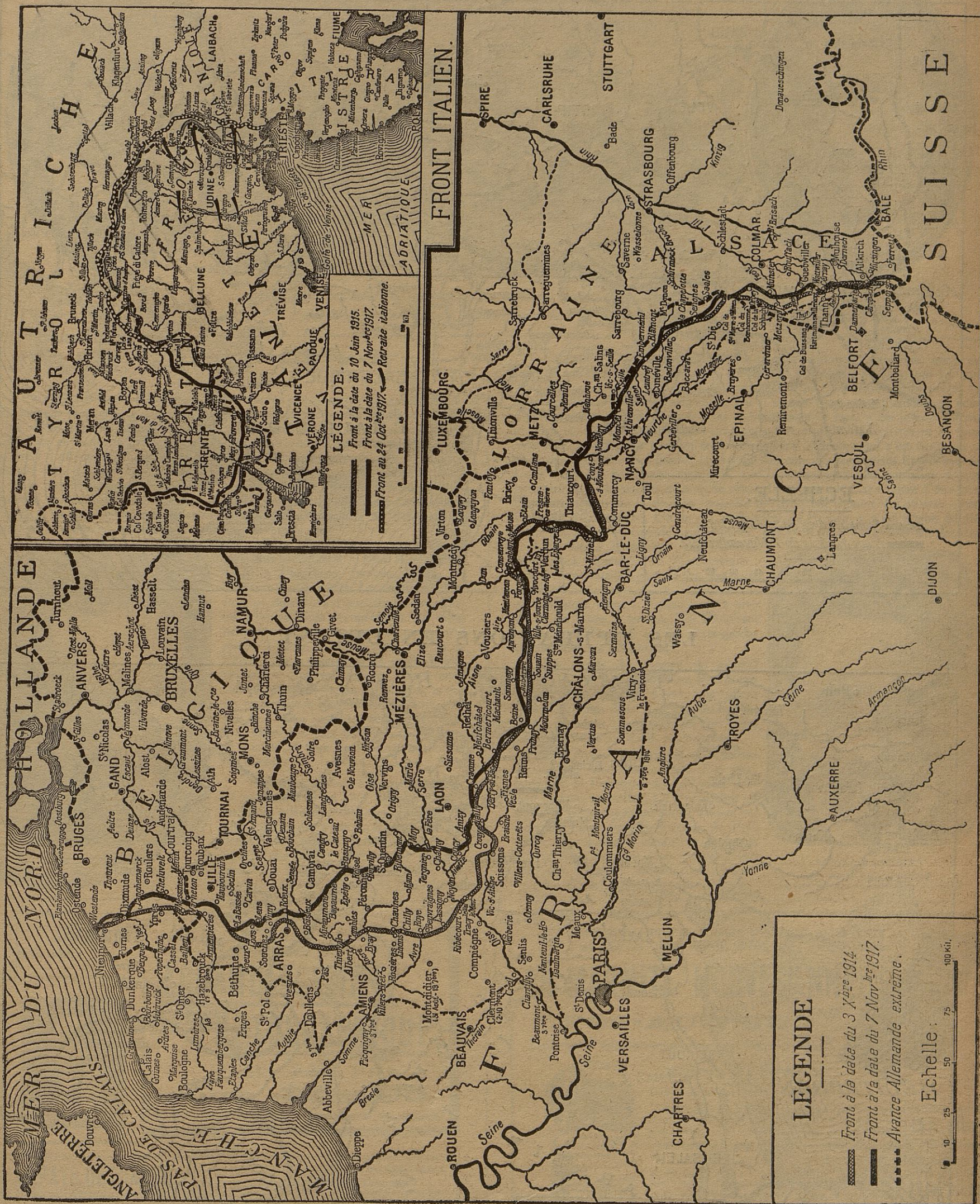
Reproduction et traduction interdites. Copyright by Henri Pellier, septembre 1917.

LE SOUS-MARIN BOCHE EXPOSÉ A NEW-YORK



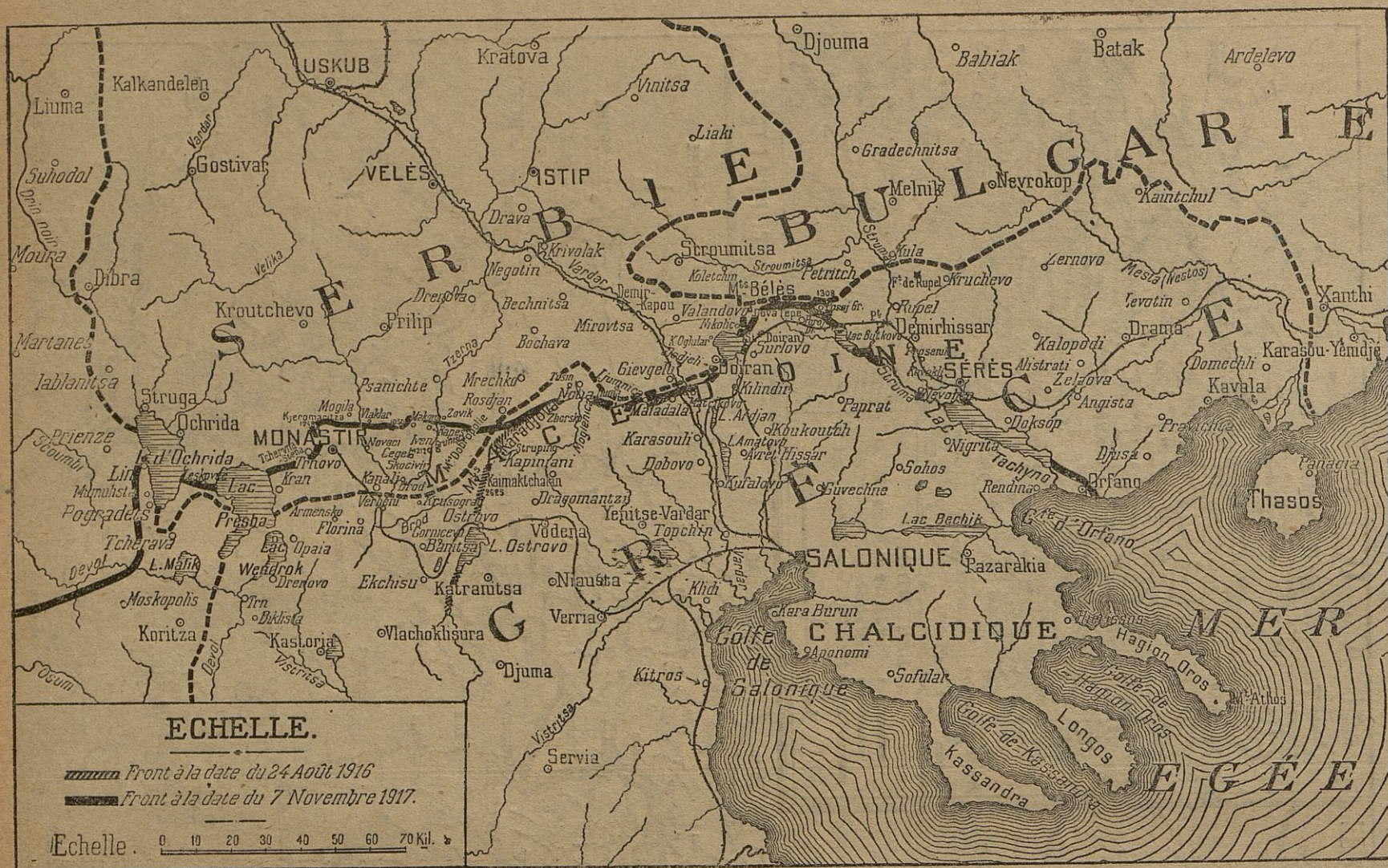
Le 18 octobre entrait dans le port de New-York le sous-marin boche « U.C.-5 » qui venait d'être capturé à quelques milles de la côte par la flotte britannique. De nombreuses manifestations saluèrent cet événement. Le Comité de l'emprunt de la Liberté invita le public à visiter « cet instrument de la piraterie sans restriction qui avait forcé la nation à prendre part à la guerre ». De fait, l'exposition de ce trophée donna aux souscriptions un élan inespéré. Cette photographie représente l'arrière et la section centrale du sous-marin.

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

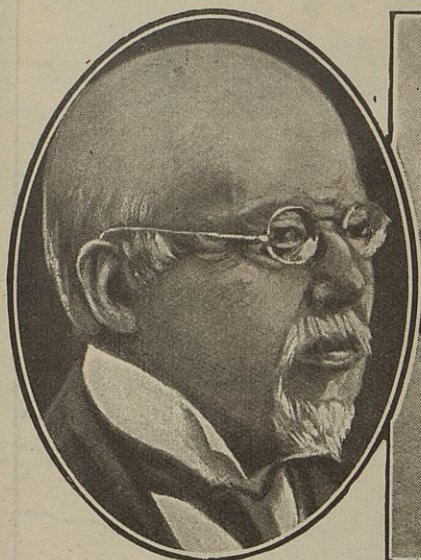
LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



LES OPÉRATIONS EN ORIENT



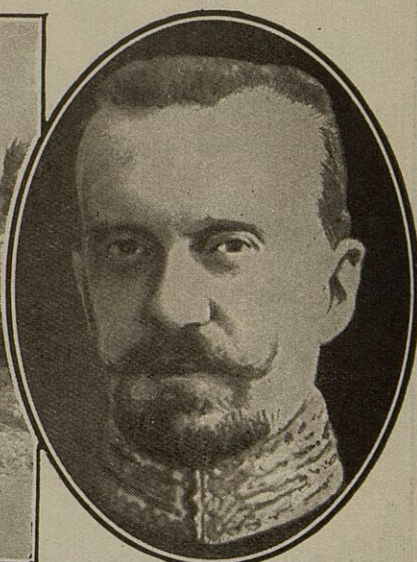
LES TROUPES BRITANNIQUES EN PALESTINE



VON HERTLING
le nouveau chancelier
de l'empire allemand.



Après s'être emparées de Gaza, les troupes anglaises se sont avancées en Palestine.
Voici un camp de cavalerie anglaise surveillant les communications.



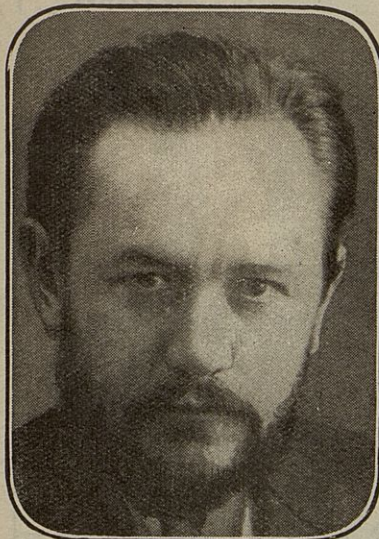
LE COMTE BONIN-LONGARE
le nouvel ambassadeur
d'Italie à Paris.

SUR LE FRONT ORIENTAL

FRONTS RUSSE ET ROUMAIN. — Quoique les communiqués russes soient insignifiants, ils prouvent du moins qu'un peu de vie anime encore les lignes de nos alliés. D'ailleurs les effectifs autrichiens et allemands ont été considérablement réduits sur ce front, au grand dommage du front italien. C'est à cette nécessité de renforcer l'offensive contre l'Italie qu'il faut attribuer le repli des Allemands constaté dans la direction de Riga. D'autre part aucune grande opération n'est possible en cette saison sur ce front. Les seuls gestes offensifs remarqués chez l'ennemi, au cours de ces derniers jours, sont d'une nature particulière : ses troupes ont çà et là renouvelé leurs tentatives de propagande pacifiste, en cherchant de nouveau à entrer en conversation avec les soldats russes.

Sur le front roumain on signale un peu plus d'agitation : feux d'infanterie, batailles d'artillerie, combats aériens, le tout sans grand intérêt. La situation sur ce front ne donne pas d'inquiétudes immédiates : les positions occupées par nos alliés permettent au gouvernement de continuer à résider à Jassy, au moins jusqu'à la fin de l'hiver. On a appris que de graves bagarres ont à plusieurs reprises éclaté entre Allemands, Autrichiens et Bulgares, et que les mitrailleuses ont été de la partie : de part et d'autre les pertes auraient été lourdes. Autrichiens et Bulgares se détestent et ceux-ci et ceux-là détestent également les Boches.

MACÉDOINE. — Quelques combats de patrouilles et la lutte habituelle entre artilleries adverses, échanges de coups de fusil entre postes avancés, forment la substance des derniers communiqués. On signale que les troupes turques qui ont coopéré à l'offensive contre l'Italie vont être envoyées sur le front de Macédoine.



M. MAKLAKOFF
le nouvel ambassadeur
de Russie à Paris.

PALESTINE. — En mars dernier les troupes anglaises atteignirent, après une série de combats pénibles, les portes de Gaza. Une bataille se livra sous les murs de la ville : nos alliés y furent victorieux mais ne purent exploiter leur succès, car les circonstances ne leur permettaient pas d'assurer leurs ravitaillements au cours d'une nouvelle avance. Toutefois les opérations sur ce front n'ont jamais été suspendues et, dès que les mesures convenables furent prises, le mouvement en avant recommença, cette fois sous les ordres du général Allenby, qui s'est distingué au cours des offensives de Flandre, et avec le concours des contingents franco-italiens. Le 5 novembre Bir-Cheba était pris. Le 7 on annonçait que nos alliés avaient progressé de 17 kilomètres au nord de cette place, puis que Gaza venait d'être pris. Plusieurs navires de la division française de Syrie ont coopéré à l'attaque contre Gaza, le 1^{er} novembre. Un de nos garde-côtes, le *Requin*, y a été atteint de plusieurs projectiles et a perdu neuf hommes. Les pertes des Turcs sont très lourdes.

En même temps les Anglo-Indiens reprenaient l'offensive en Mésopotamie : une violente attaque chassait les Turcs de leurs positions au nord de Samara et ils se repliaient jusqu'à Tckrit, sur la rive droite du Tigre, à environ 150 kilomètres au nord de Bagdad, où les avant-gardes de nos alliés les talonnaient.

Ce succès de l'armée du général Maude est de nature à stimuler le zèle des Russes qui, venant de Perse, sont depuis assez longtemps dans la région de Khankine : il ne leur faudrait pas un gros effort pour se joindre au corps anglo-indien.

Les Russes qui opèrent au Caucase se montrent relativement actifs. Les communiqués de Petrograd donnent assez souvent de leurs nouvelles. Le 3 novembre on signalait un engagement qu'ils avaient eu avec les Turcs dans la direction de Polmursk, au sud-ouest d'Erzindjian, et depuis lors on les a vus agir avec succès, d'une part vers Kemahe, direction de Abha-weinske, d'autre part en direction d'Ognot.



M. GARCIA-PRieto
le nouveau président
du conseil des ministres d'Espagne.

PRIME A NOS LECTEURS

**AGRANDISSEMENT
PHOTOGRAPHIQUE**

VALEUR 25 FR.

POUR 4 FR. 95

(Voir conditions dans l'annonce ci-contre)



LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 160 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 2 et intitulé : « La chute du zeppelin à Saint-Clément ».

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

VOUS ferez votre cuisine presque sans frais
et ferez des économies en employant

LA MARMITE NORVEGIENNE

“ **POT-AU-FEU** ”

Construite spécialement pour ses lecteurs par

Le Pays de France

Cette marmite existe en deux modèles :

1^o MODÈLE RIGIDE, carton fort, soigneusement construit et très pratique, utilisant la plupart des pot-au-feu, fait-tout, etc. Prise en nos bureaux : **15 fr. pièce**

Envoi par colis-postal, Paris **15 fr. 60**, départements **16 fr. 50**

2^o MODÈLE PLIABLE et LAVABLE, tissu indigène, système “ Ma Norvégienne ” H. Chevallier. Très pratique pour les déplacements et très hygiénique, pouvant être lavé à volonté. Prise en nos bureaux : **19 fr. pièce**

Envoi par poste, **19 fr. 50**

Contenance maximum du récipient pouvant être employé : 10 à 12 litres

Adresser commandes et mandats au PAYS DE FRANCE, 6, B^d Poissonnière, Paris



La Guerre en Caricatures



MONSIEUR PESSIMARD ET SON AMI OPTIME PAR ALBERT GUILLAUME.

— Dans quel temps vivons-nous !... hélas !... cette guerre interminable...
— Mon bon Pessimard, je vous vois venir avec vos gros sabots !... Vous regrettez l'époque de la guerre de cent ans?...



LE MONSIEUR BIEN INFORMÉ PAR ALBERT GUILLAUME.

— Le café-crème supprimé?... C'est des mesures de représailles contre les Boches encore ici, qui, chez eux, en « lichaient » toute la journée...